

Emma Schaak

Pour être chez Moi



Éditions du Rouergue



LA BRUNE aux Éditions du Rouergue

pour être chez moi

Emma Schaak

pour être chez moi

Couverture : Chloé Poizat

© Éditions du Rouergue, 2002
12000 Rodez
Tél. : 05 65 73 36 07 - Fax : 05 65 68 09 59
www.lerouergue.com



Je ne vais pas rester ici. J'ai toujours chaud, et quand il pleut il pleut trop fort, ça résonne sur la vieille véranda, derrière la cuisine, la cour est tout de suite inondée. J'en ai marre que l'eau remonte, j'en ai marre d'éponger. Je m'accroupis, mon ventre est lourd. Je serre les cuisses, mais il faut tenir, longtemps, et je suis fatiguée. Je partirai dès que j'en aurai le courage.

La cuisine est sombre, le soleil énorme au dehors, distendu par la pluie. Je me suis assise là, dans les contrastes effroyables du Sud, j'attends je ne sais quoi, peut-être

l'heure d'aller chercher mon fils à l'école, peut-être la naissance de sa sœur, la fin de la pluie, de la chaleur. J'ai des rêves de neige juste au bord de l'été.

Je me lève en me disant non, je ne peux pas partir comme ça, je dois d'abord tenir jusqu'en septembre. Avoir chaud. Attendre.

Je ne veux pas mettre trop d'espoir après le terme, je veux prendre le temps de réfléchir. Prendre les enfants contre moi, leur expliquer. Ma fille va naître à la fin de l'été, elle sera toute neuve, comme un début. Je lui parlerai quand même. Son frère nous écouterait, il est déjà assez grand pour comprendre. Je partirai sans fuir, sans rêver d'autre chose, sans voyager.

Je prendrai le temps nécessaire, des années s'il le faut, pour préparer les enfants, ébrouer mes habitudes, apprendre à ne plus hésiter.

Je surveillerai les saisons. Les hivers seront brefs, comme toujours, trop vite passés. L'été, arrogant et large, reviendra aussitôt, et je serai résignée à me déshabiller pour le supporter, patiente, grimaçante et nue. Un seul été, démesuré, pour quelques courts hivers de répit. Quand ma vie dans ce milieu deviendra vraiment trop

difficile, je laisserai le Midi sans un regard en arrière. On montera vivre sur le plateau, vers des couleurs toutes nouvelles. On s'acclimatera.

Il fait vraiment froid maintenant, si froid qu'il ne neige pas encore. La terre est dure, elle fait du bruit quand on marche dessus, et cet écho me rassure. Il n'y a presque personne ici, on n'entend que le son de nous-mêmes. Je marche, un enfant dans chaque main, dans ce silence, mon hiver tant désiré.

Je me suis mise au milieu de ça, de nulle part, et les enfants en ont fait notre chez nous en quelques jours. Ils jouent et font du bruit pendant que j'installe nos affaires. Je me suis débarrassée du souvenir imprécis de leurs pères. L'espace sur le plateau est presque sans limites.

Le froid sur mes mains, sur la terre creuse des gerçures. J'examine ma peau douloureuse. Je devine du bout des doigts comment se termine loin de moi le corps de ces hommes. J'ai déjà vérifié cette incompatibilité entre leur dénouement sans fin et le mien, jusqu'à quel point nos solitudes ne se compléteraient jamais, avec quelle facilité elles ne sont complices que pour agrandir encore ce jeu, ce mal ajustement entre nous.

Rien ne me console de la peau des hommes, rêche et menteuse et pourtant si douce, amoureuse, pour peu qu'on la caresse dans le bon sens. Autrement elle se hérissé, se protège, devient dure et rugueuse comme un cuir d'animal: une peau détachée du corps, morte et stupide. La chair des hommes paraît coriace sous les doigts, les mains maladroites.

Elles cherchaient quelque chose, mes mains. Elles n'en savaient rien. Tous les hommes que j'ai connus, pour une raison ou une autre, étaient, sont circoncis. Ce prépuce perdu, je l'ai retrouvé sur leurs paupières, au-dessus de leurs longs flancs translucides, sous leurs nuques penchées. Tous ont à ces lieux la peau presque trop fine.

Le reste de leur corps présente ces pans entiers de murs infranchissables que je perdais tout mon temps amoureux à essayer d'ébrécher.

De mon côté, je n'ai donné aucun hymen à fouler. Je n'ai jamais été vierge. Mes déchirures sont de faux velours: elles sont résorbées depuis toujours, insensibles. Rien de fragile. Mes lèvres sont épaisses et les seules blessures qu'elles abritent sont et resteront bien enfouies: j'ai de profondes et longues marques de la naissance de mon fils, de belles et définitives lésions en forme d'étoiles. Elles sont très loin en moi.

Quand ma fille est née, les étoiles ont été reléguées plus loin encore dans mon ventre et mon passé.

Tout en moi se passe comme si je n'avais jamais été protégée, fragile et gantée, ni même offerte, ouverte, comme si je n'avais jamais été à défaire, pas de cadeau. Rien à rouvrir et tout le reste: les désillusions, les bleus aux épaules, le sang sur les jambes, sous les cuisses, les yeux élargis par les larmes, si rouges, les liquides divers et de toutes les couleurs, ça coagule si vite qu'il me faut chercher très près les traces qui pourraient témoigner des coups reçus. Mais je n'ai pas l'ombre blanche d'une cicatrice. Mes genoux sont lisses et vides, je n'ai même pas souvenir des blessures obstinées de l'enfance, ma jeunesse était si sereine qu'elle en restait seule, mes yeux beaucoup trop clairs. J'étais si pauvre en mémoire douloureuse. Les hommes m'ont dévisagée déçus de n'avoir

rien à découvrir, rien à ramener de mon passé, rien à calmer d'aucune souffrance.

Aucune souffrance ne m'est revenue.

Ce n'est pas que je me souviens mal, ou que j'aie trop mal à me souvenir. Mais je n'ai pas souffert, et de ça je m'en souviens.

La mémoire, on en parlait beaucoup avec Joë. On parlait beaucoup de tout.

Joë, si clair de peau, porte une sorte de mélancolie infuse, naturelle, qui le rembrunit. Cette ombre sur lui, cette ombre de lui, met du mystère même où il n'y en a pas : elle me permettait d'oublier que je n'avais rien à oublier. Une ombre assez dense pour voiler le vide et me promettre une forêt, avec des chemins à faire et des sous-bois qui me perdraient.

Joë porte tout le noir qui m'apaisait.

De cet homme, je peux retenir encore ce voile, ma paix. Du regard à ses reins, de ses mains au dos, et du dos de ces mains aux cheveux épais, aux yeux à nouveau. Il a sur lui cette rumeur comme un indice, que je pouvais presque toucher. Je touchais cette plèvre très fine, presque inefficace, et résolument, jalousement obscure. Cette

peau d'ombre pansait toutes les blessures que je pensais n'avoir jamais eues. Je pouvais mentir à ma mémoire. Sur elle planait la présence rassurante de Joë.

J'aimais Joë à cause de tout cet oubli factice qu'il me donnait. L'oubli est un signe de la mémoire. Un signe de loin, à peine perceptible, comme cette ombre sur mes yeux, pleine et douce. Cette ombre soulageait mes paupières, les fermait un peu, et j'imaginai n'importe quoi, lorsqu'il se penchait vers moi, lorsqu'elle se penchait sur moi, vaste, lisse, impénétrable.

(...)